

Une œuvre, un texte, une nouvelle

La Précarité de la Paix

JEAN LAMORE

Un texte de Christophe Grauwil
Une nouvelle d'Anita Van Belle



Cette collection a été réalisée
avec le soutien de la Ville de Vitry-sur-Seine
et du Conseil général du Val-de-Marne



© semise 2007

Conception graphique et photographie : Mirela Popa et Jérémie Rone

La Précarité de la Paix

JEAN LAMORE

page 7 | **Le Fauve de Jean Lamore**

Un texte de Christophe Grauwin

page 15 | **Paradis vert**

Une nouvelle d'Anita Van Belle



La Précarité de la Paix 2003 - Jean Lamore - Sculpture de bronze patiné - Résidence Jean-Jacques Rousseau, 1 & 1 bis, rue Verte, Vitry-sur-Seine

Le Fauve de Jean Lamore

Un texte de Christophe Grauwin

C'est peu de dire de Jean Lamore qu'il est un artiste engagé. Son œuvre est faite essentiellement de cette rage, cette indignation permanente qui vous vient à l'Étude et au spectacle des violences faites aux hommes par d'autres hommes, dans diverses contrées, sous divers systèmes politiques, au nom de diverses causes, idéologies, revendications plus ou moins fumeuses.

Prenez cette «Précarité de la Paix», sculpture de bronze patiné, belle pièce de colère tordue, installée au milieu du square de la résidence Jean-Jacques Rousseau. Un fauve, avide, tendu, dans les flancs duquel on sent la puissance d'indignation de son créateur, menace un homme, porteur à la fois d'un fusil et d'un livre. Cet homme est l'un de ceux qu'a côtoyé Jean Lamore, dans son engagement auprès des combattants Sahraouis, qui depuis trente ans luttent pour que soit reconnu leur Etat, la République Arabe Sahraouie Démocratique, au Sahara Occidental, sur des terres annexées par le Maroc. «J'ai vécu plusieurs mois avec eux. Ils partaient au combat avec, dans leur sac à dos, des livres de poésie. Avec peu de moyens, mais beaucoup d'intelligence tactique, avec cette aptitude «poétique» à se fondre dans le sable et à se jouer des vents, les sahraouis l'ont emporté militairement, contre des forces



Étape de la création de "La Précarité de la Paix"

marocaines dix fois plus nombreuses et mieux armées qu'eux. Puis ils ont accepté de déposer les armes et de s'en remettre à l'autorité de l'ONU, avec la promesse que serait tenu un référendum d'autodétermination. Depuis ce référendum est sans cesse ajourné, modifié, subverti, et les Sahraouis, bien que vainqueurs militairement, risquent de ne jamais voir reconnus leurs droits, ou alors avec de telles restrictions que leur pays ressemblera à une réserve d'indiens », souligne Jean Lamore.

La « Précarité de la Paix », avec cet homme hésitant entre une arme et un livre, sous la menace d'un jaguar, pose donc des questions ressenties durement par le peuple Sahraoui, et au delà par tous les peuples avalés ou menacés par les mâchoires d'un Etat-Nation (les Tibétains par la Chine, les Aborigènes par l'Australie, les Tchétchènes par la Russie...) : comment faire face, hors la lutte armée, à l'arsenal de violences « douces » dont dispose un Etat, que son régime soit autocratique ou démocratique : propagande, affairisme, modernisme, corruption, folklorisme ou tout simplement indifférence ?

C'est ce genre d'interrogation qui secoue régulièrement Jean Lamore, et dont il reporte les secousses dans ses sculptures. « C'est un voyage sur le continent africain, au début des années 80, qui m'a ouvert les yeux. Auparavant



Étape de la création de "La Précarité de la Paix"

j'étais complètement ignare en matière politique. J'étais un américain à Paris, cherchant sa voie parmi les mouvements de l'art moderne, dont la plupart m'apparaissaient marqués par un narcissisme stérile. En Afrique, j'ai vu l'envers du décor politique ; j'ai vu ce que les démocraties modernes ont de pire, et qui se déverse sans retenue dans ce qui est considéré comme une arrière-cour, un pré-carré, terrain de jeu : les combines minables, les communicants à deux sous, les financiers véreux, les politiciens achetés, le tout macérant dans une sorte de bonne conscience coloniale, chez des individus persuadés qu'ils apportent le progrès, alors qu'ils ne font que transposer leurs ratages », résume Jean Lamore.

Ces visions horribles l'ont entraîné dans une activité, et même une hyperactivité artistique de combat, embrassant plusieurs formes, parmi lesquelles la création d'une revue scientifique, culturelle et politique (Mamba), l'écriture de livres, la sculpture et la peinture. Pour ces deux dernières disciplines, le problème qui se pose à Jean Lamore est celui de donner une forme plastique à des sentiments (indignation, colère) ou des sujets (impérialisme, corruption, manichéisme), dont le champ d'expression naturel est plutôt le documentaire ou le journalisme.

C'est ici que Jean Lamore peut compter sur un talent particulier : il ne craint pas d'être naïf. S'il voit les tractations diplomatico-économiques entre grandes puissances comme un processus carnassier pour le peuple Sahraoui, il ne cherche pas midi à quatorze heures et transcrit lesdites tractations en fauve aux aguets. « J'utilise un symbolisme

très simple, dans lequel puisse s'exprimer assez brutalement mon dégoût de certaines personnes ou de certains procédés. Peut-être aussi ce symbolisme est-il influencé par ma collaboration régulière avec des scientifiques, dont les cartographies célestes, les descriptions physiques passent elles aussi par un symbolisme qu'on pourrait qualifier de « naïf ». Au fond, le naïf, en laissant le champ libre à de multiples interprétations, est sans doute la forme la mieux adaptée au complexe », estime Jean Lamore. Méfiez-vous des interprétations simplistes, donc, en passant devant la Précarité de la Paix, et n'ayez pas peur d'y transposer vos propres combats.



JEAN LAMORE

Repères biographiques

1952 : naissance à Washington (Etats-Unis)

1977 : quitte les Etats-Unis et s'installe en France

198x : premier voyage en Afrique

1988 : réalisation d'une statue monumentale en bois et cuivre pour le Clos Sainte-Anne à Aix-en-Provence

1994 : exposition à la galerie Schulz-Bennewitz de Hambourg : « Thème intérieur, géométrie clandestine »

1996 : exposition « Mamba », à la Galerie Maï Ollivier

1997-1999 : nombreux séjours auprès des combattants du Front Polisario (Sahara Occidental)

1999 : exposition « Considérations Politiques », à la Galerie Maï Ollivier

2003 : exposition de sculptures à la Galeria Colpo di Fulmine, à Vérone (Italie)

2003 : inauguration de la sculpture « La Précarité de la Paix », à Vitry-sur-Seine.



Paradis vert

UNE NOUVELLE D'ANITA VAN BELLE

Wang Taoming était accroupi devant un lot de pousses de bambou en conserves quand le Slovène, dit aussi parfois Double Bande, le repéra. L'homme s'approcha de Wang d'un pas inégal en remontant son pantalon.

– Salut, Crevette Vapeur, dit-il.

Quand il se fit apostropher de la sorte, à part le désagrément, Wang constata que ce qui se disait du Slovène était vrai. Selon la rumeur, il appartenait à une secte ultra-écologiste dont les membres refusaient les plombages en plomb ou en matière composite. Les adeptes déclaraient que le plomb les empoisonnait, et que les composites introduisaient dans leur corps une matière synthétique, donc antinaturelle. Par conséquent, les plombages des membres de la secte étaient d'or pur. Jusqu'à présent, Wang Taoming n'avait guère prêté d'attention à cette anecdote. Habituellement il rencontrait le Slovène debout, et celui-ci était particulièrement taiseux. Il avait fallu cette station bizarre pour que Wang s'aperçoive que la rumeur disait vrai. En attendant, ça ne résolvait pas son problème. Que faisait Ivan Svalov chez Tang Frères, à Vitry-sur-Seine, en plein jour ?

La réponse risquait d'être désagréable, aussi une partie de l'esprit de Wang, selon une procédure qui lui était familière,

se mit à remonter le temps, pour essayer de retrouver à quel moment de sa vie un tournant décisif avait eu lieu, qui l'avait conduit à la situation présente.

Dans ce cas précis, qu'il baptisa « Menace sous les pousses de bambou », l'esprit de Wang remonta à l'épopée d'Idris.

L'épopée d'Idris.

C'était au collège Camille-Claudiel, l'année de ses six ans, que Wang avait entendu pour la première fois l'expression : « vilain petit canard. » Elle lui avait semblé très étrange. Sa famille résidait dans un immeuble de la dalle des Olympiades, dans le treizième arrondissement de Paris. Son père et sa mère travaillaient non loin, avenue de Choisy, dans le second supermarché ouvert à l'enseigne « Tang Frères ». Sur le terre-plein précédant la grande surface, un stand de canard laqué battait chaque jour des records de fréquentation. À l'âge de six ans, c'étaient les seuls canards que Wang ait jamais vus. Après ce jour d'école, il les avait bien observés. Bruns et luisants, il les trouva plutôt appétissants, pas spécialement vilains, mais dodus, et fleurant bon la graisse frite. Du coup, l'expression mystérieuse s'était gravée dans son cerveau. Il s'enquit de son sens exact auprès de Lise, la première de classe. Elle lui raconta une histoire de cygne, et ils cherchèrent ensemble dans le dictionnaire le sens exact de « métaphore », ce qui valut aux genoux de Wang de frôler ceux de sa condisciple, doux et roses. Ce fut un moment heureux, et jamais Wang ne pensa, à cet instant, qu'il s'identifierait un jour au vilain petit canard dans le sous-sol d'une piscine municipale.

Ce fut pourtant ce qui lui arriva quelques années plus tard. À l'adolescence, Dong et Liang, ses frères, se mirent au kung-fu. Ils se réunissaient avec les membres de leur confrérie,

regardaient des cassettes, se montaient le col. Wang, lui, se dirigeait chaque jour vers la piscine de la Butte aux Cailles. D'un mouvement souple, il fendait l'eau de longueur en longueur. Ensuite, il s'enroulait dans sa serviette, et contemplant le va-et-vient des nageurs.

Son assiduité, et le plaisir manifeste qu'il prenait à fréquenter l'établissement, en firent un familier des lieux. Wang se mit à tutoyer le personnel de surface. Puis, une après-midi, on lui présenta Idris, un Sénégalais employé dans les viscères du vaisseau aquatique. Idris se nomma peintre et poète. Sa tâche dans la maison était d'importance. Il surveillait le degré de remplissage de la piscine, sa température, son taux de chlore par mètre cube. Par conséquent, le sous-sol de l'installation, un dédale de chaudières, de canalisations et de cuves, était son domaine quasi exclusif.

Wang découvrit que sous la piscine de la Butte aux Cailles, les murs de béton brut étaient couverts de fresques colorées, qui exaltaient les beautés de l'Afrique. Au cas où le visiteur n'aurait pas été sensible aux images, Idris avait complété son oeuvre en recopiant d'un pinceau rouge vif des poèmes de Léopold Sédar Senghor et d'Aimé Césaire, qui menaient de son minuscule cagibi vestiaire aux cuves d'évacuation, à travers un labyrinthe de palmiers, de tigres et de fleurs tropicales.

Assis dans la chaleur du sous-sol, respirant l'odeur fade d'un thé sucré, et écoutant une épopée retraçant l'histoire de l'esclavage, Wang comprit qu'il ne rejoindrait plus jamais complètement sa famille, que la natation l'avait entraîné plus loin que le kung-fu, qu'il était devenu, en quelque sorte, un « vilain petit canard ».

Mais il ne voyait pas en quoi consisterait sa métamorphose.

– Lève-toi, pékin, fit le Slovène à l'adresse de Wang, qui fixait ses conserves d'un oeil rêveur, assez insultant pour un type excité.

Si Wang se retrouvait là, accroupi, c'est qu'après ses années de piscine, il avait obtenu son diplôme d'ingénieur commercial, diplôme qui lui avait valu son embauche par Tang Frères en tant que responsable des ventes de leur troisième grande surface. Telle quelle, sa fonction n'impliquait pas qu'il vérifie l'alignement des bocaux de pousses de bambou, mais lorsqu'il surveillait l'exactitude de l'étiquetage des prix et que les rayons lui semblaient trop en désordre, il mettait la main à la pâte. Voilà pourquoi le Slovène l'avait surpris dans cette position de faiblesse.

– Lève-toi, Kumquat. Sinon, je te frappe.

D'un air de rien, Wang se déplaça légèrement vers les sauces pimentées, à sa gauche. Si l'un de ses collègues venait à soupçonner qu'il était responsable de la présence d'un individu agressif dans le magasin, il était fini. Or, les sauces pimentées étaient plus éloignées des caisses que les pousses de bambou. Il gagnait du temps. Même s'il savait qu'il ne pourrait pas éternellement retenir le Slovène qui s'impatientait. L'homme prit un sachet de condiments pour guacamole, l'ouvrit, s'en fourra le contenu dans sa bouche et le mâcha comme si de rien n'était.

«C....., » pesta Wang. Il n'avait jamais pensé que ses deux vies en viendraient à se mélanger. D'un côté, dans son paradis vert, il décomptait les points, de l'autre, à Vitry-sur-Seine, les paquets de calamars surgelés. Il avait espéré qu'on en resterait là. Pour être juste, depuis sa métamorphose enfin advenue, il avait soupçonné que cette schizophrénie si organisée ne tiendrait peut-être pas le coup, mais, à son crédit, il avait prié de toutes ses forces pour que les deux mondes n'entrent pas en collision.

Raté.

« Tout ça, » pensa Wang, « c'est à cause de l'histoire de l'oncle Ping Ping. »

L'histoire de l'oncle Ping Ping.

Quand Wang avait dix-sept ans, son oncle Ping Ping l'oublia dans une décapotable, garée sous un platane. Cet oncle de Wang, le frère de son père, avait une passion pour la roulette. Il fréquentait un cercle de jeux, rue de Clichy, dans le neuvième arrondissement. À cette époque, Ping Ping avait pris l'habitude de venir chercher Wang avec sa voiture, une BMW noire, pour l'amener faire le tour des restaurateurs qui s'approvisionnaient chez Tang (les Frères importaient et revendaient des denrées en provenance de Chine, mais aussi de Singapour, Hongkong, de Thaïlande, de Malaisie ou de Corée, ce qui fait que de nombreux cuisiniers pouvaient y trouver leur bonheur.) L'oncle voyait dans ces tournées une manière comme une autre de donner à son neveu des cartes pour se lancer dans le métier. Un soir, malgré les menaces de mort de la mère de Wang, si jamais il entraînait son fils ne fût-ce qu'aux abords de la salle de jeux, l'oncle n'y tint plus. Il se gara devant la grosse bâtisse, sous la roulette de néon qui éclairait la rue, et disparut « pour cinq minutes ». Une demi-heure s'écoula, et Wang comprit que son oncle avait été happé par les paris, et que son esprit tournerait à la poursuite de la petite boule pour quelque temps encore.

Hésitant, Wang sortit de la BMW. Il fit une incursion timide dans les rues alentour, à la rencontre d'une série d'enseignes qui renseignaient des shows, des accessoires, des films, tous classés X. Une éducation assez stricte et un sens inné de la prudence le ramenèrent derechef rue de Clichy. Après une courte délibération avec lui-même, il pénétra dans l'académie

de billard qui jouxtait le casino. Là, au bruit des billes qui s'entrechoquaient, sous la lumière mystérieuse des lustres, Wang fut pris dans une confluence. Dans son sang, la trigonométrie rencontra le tripot, la grâce des gestes se mêla à la virilité du public, l'architecture du lieu enfumé se confondit avec une vision de temple. Bref, le billard prit possession de Wang Taoming. Comme il ne faisait rien à moitié, il se jura de devenir le champion de Clichy Billard, et se lança à l'abordage.

Quelques années après le collègue, au lycée Gabriel-Fauré, Wang avait fait sienne une seconde expression de la langue française qui lui avait paru très utile : « Par quel bout le prendre ? » En effet, ses parents, qui avaient fui la Révolution Culturelle pour sauver leur vie, lui avaient transmis une conviction : avant de prendre la moindre initiative, procéder à une analyse poussée du contexte vous dotait d'un avantage sans précédent.

Cette approche permit à Ping Ping, qui s'était offert une cure de sauna en constatant l'absence de son neveu sur le siège passager de la BM, de retrouver sa parentèle debout au bar de Clichy Billard, un sourire béat sur les lèvres. L'analyse des jeux de forces et d'énergie qui parcouraient la salle de l'Académie avait livré à Wang la réponse attendue : le bout par lequel prendre le lieu d'assaut était un bout que les joueurs qui l'entouraient qualifiaient de « canon », c'était un bout féminin, et elle s'appelait Roselyne.

En se redressant pour faire face au Slovène, Wang tendit la main vers un bocal de Sambal Oebek.

– Cette sauce, dit-il, est la plus pimentée que nous puissions vous recommander. Attention, si vous n'y êtes pas accoutumé, elle peut vous arracher la langue.

Le Slovène ne cilla pas. Il saisit le petit bocal entre deux

doigts et le laissa choir sur le carrelage industriel de la grande surface. Le Sambal se crasha au sol. Wang se trouva pris en tenailles entre le rayon, la nuque coincée sur une rangée de tubes de piment, et le visage aux Dents d'Or, qui le menaçait.

– Toi, Ravioli de Crevettes, Nouille Sautée... Je suis venu te dire que ta dette, tu peux te la foutre au cul. Je ne paierai jamais. Et si tu m'emmerdes encore un fois, un seule fois avec l'argent, devant les autres de Clichy, je te butte. Et j'ai beaucoup d'amis qui te buteront aussi.

Après un rictus, le Slovène se redressa. Avant de s'en aller, il cracha dans la sauce répandue sur le sol. « Pour faire bonne mesure, » pensa Wang, qui avait toujours aimé la périphrase, très confucéenne. Il tourna discrètement la tête de gauche à droite. Une seule cliente aurait pu voir l'incident, mais elle semblait absorbée par le choix d'un sachet de citronnelle. Alors, il alla chercher la serpillière. Il nettoya la boue de piment. Elle dessinait des arabesques sanguinolentes sur le carrelage. Maintenant, Wang n'avait plus le choix. Le Slovène l'avait mortellement humilié. Il devait récupérer sa dette, ou ne plus jamais mettre les pieds à Clichy Billard.

Avec une grimace, il souleva la serpillière entre le pouce et l'index.

Tout ça n'aurait pas eu lieu sans le poème à Roselyne.

Le poème à Roselyne.

Roselyne était née à Clichy. Elle avait grandi sous les tables de billard, français et américain. À quatorze ans, les prémices de ses courbes affolantes lui valaient des regards quand elle distribuait les craies. À quinze ans, elle eut droit à ses premières approches, genre : « Eh, Roselyne, ça t'affole pas, toutes ces queues ? »

« Pas fin, » jugea Roselyne.

À seize ans, elle décida qu'elle ne tomberait amoureuse que si le mec lui récitait un poème. À dix-huit ans, elle avait transigé pour un extrait de poème, voire, certains soirs de déprime, pour une conversation sur l'éducation des enfants (elle était encore très inexpérimentée). Bien sûr, elle avait maintes fois failli se résigner, mais l'expérience (le Bolivien aux yeux fauves s'était révélé un maquereau) lui enseigna qu'il valait mieux conserver des critères stricts.

Une fin d'après-midi, alors que la salle n'était peuplée que de retraités, un type avec des lunettes horribles surgit devant elle. Il sembla à Roselyne qu'elle l'avait vu la veille, au bar, avec un sourire bizarre accroché sous les hublots, mais elle n'était pas sûre.

Il voulait lui parler.

– C'est ça, dit Roselyne, et elle se dirigea vers le bar pour se prendre un express bien serré parce que, plus pathétique que ça comme entrée en matière, tu meurs.

Le type la suivit, commanda un thé, et pendant qu'elle entamait une recherche archéologique pour trouver un sachet de thé qui ne tomberait pas en poussière, lui parla. Roselyne l'écouta en servant un Prince of Wales éventé. Et le type finit par l'intriguer. Il lui demandait des leçons. Il rêvait qu'elle soit son maître de billard. Or, pratiquement personne ne savait qu'elle jouait très bien. Elle ne s'était jamais penchée sur un tapis devant les clients, ç'aurait été l'émeute garantie. Et, de toute manière, elle jouait bien mieux que la majorité d'entre eux, ce qui était rédhibitoire. Comment ce type pouvait-il être au courant ?

Wang ne savait pas comment expliquer son intuition. Il l'avait observée, et il en avait déduit qu'elle était, au coeur de cette salle, la personne qui possédait le sens le plus aigu de la géométrie, doublé d'une anticipation tactique innée. Cependant, malgré ses efforts, les mots pour le lui dire formaient dans son esprit une sorte de magma informe.

Comme si ça ne suffisait pas, l'esprit analytique de Wang, celui qui cherchait le bon bout, découvrit avec horreur que la fille pensait qu'il la draguait platement. Paniqué, il crut que s'il ne la rassurait pas, il pouvait dire adieu à son titre de champion. Mais comment la rassurer, alors qu'il trouvait qu'elle était la créature la plus sexy qu'il ait jamais vue ?

Éperdu, il ouvrit la bouche pour avaler une gorgée de thé jaunâtre. Et à sa grande stupéfaction, il entendit Idris parler, par la voix d'un poème de Léopold Sédar Senghor, peint sur les murs du sous-sol de la piscine de la Butte aux Cailles.

« Renvoyons l'harmonie tumultueuse des hanches,
La frénésie des seins bondissant et bramant
À travers les forêts parfumées,
Renvoyons les longs jours titubants, ivres de vin.

Pauvre convalescent,
Dévêtons-nous de violence.
Seulement un peu de tapis vert et vif
Et léger, comme une mousseline
Autour de nous, n'est-ce pas ?
Et le repos tranquille,
Calme,
Sous le tiède soleil d'une affection sororale. »

Roselyne rougit. Bésicles Souriantes lui avait récité un poème. C'était donc l'élu. Cependant, rien n'est parfait, il proposait d'être sa soeur. Elle haussa ses ravissantes épaules. Qu'importe, elle lui donnerait des leçons.

Appendice au poème à Roselyne

Plus tard, beaucoup plus tard, Wang avoua à Idris qu'il avait remplacé le mot « air », présent dans le poème, par le mot « tapis », qui n'existait pas dans la version originale.

La corvée de nettoyage du Sambal Oebek expédiée, Wang repassa dans les bureaux du supermarché. Il consulta des chiffres jusqu'à la tombée du jour, assez rapide en cette saison. Ensuite, il se leva et rappela son rendez-vous chez le dentiste à la secrétaire de l'étage. Coïncidence étrange, le Slovène aux Dents d'Or était venu le menacer le jour où il avait rendez-vous pour une molaire.

Sous une fine pluie rafraîchissante, Wang grimpa dans sa vieille Coccinelle verte, un ancêtre dont il avait customisé le toit, qui était maintenant semblable à une boule de billard américain, avec un grand chiffre 12 peint en lettres noires dans un cercle blanc. La Coccinelle était garée rue Beethoven. Wang prit à droite, rue Lagaisse, pour rejoindre la rue Pergolèse qu'il suivit jusqu'à ce qu'elle croise la rue du Génie, dans laquelle il s'engouffra. La Coccinelle pétaradait, rugissait, explosait, c'était un plaisir. Au bout de la rue du Génie, il pleuvait toujours. Wang emprunta un tout petit bout de la rue Camelinat, pour rejoindre la voie Delibes. De ce court segment musical, il déboucha, dans un nuage de fumée triomphant, sur l'avenue du Moulin de Saquet, qu'il traversa pour rejoindre Colonel Fabien.

Sur l'avenue, il se trouva bloqué derrière le 132. À hauteur de la rue Verte, où il demeurait, il effectua une sorte de décrochage pour rejoindre son parking. Une femme noire, qui revenait du Franprix chargée de deux packs de Badoit, se jeta pratiquement sous ses roues. Elle ne regardait absolument pas autour d'elle. Elle pleurait, ou de la pluie coulait sur son visage, Wang n'aurait pu le dire, mais elle avait un regard si intérieur qu'il n'osa même pas klaxonner. Cependant, elle lui avait fait peur, comme si sa présence couronnait une journée violente, qui laissait un mauvais goût dans la bouche. Le coeur de Wang battait encore trop vite quand il arriva dans

ses quartiers, résidence Jean-Jacques Rousseau. Il ne lui restait pas un quart d'heure pour passer sa chemise noire, ses lentilles de contact, et foncer chez son dentiste, le docteur Cazenave, avant de prendre la route de la porte de Choisy et des bras de Roselyne.

Assis dans sa cuisine devant un thé noir, Wang dut s'avouer que s'il s'était concentré sur un trajet en voiture qu'il pouvait faire les yeux bandés, c'était parce que le problème du Slovène demeurait, piège odieux que la vie avait posé pour lui au seuil de Clichy Billard. Comment récupérer sa dette de jeu sans finir troué ou grabataire ?

Fatigué, il téléphona à la secrétaire du docteur Cazenave, qui lui avoua une demi-heure de retard dans les consultations. Wang en profita pour se poser.

De la fenêtre de sa chambre, il contempla le petit square derrière son immeuble. Au milieu de l'espace nu, sur un socle, une statue étrange représentait un fauve. Un soir, intrigué, Wang était descendu la regarder de plus près. La bête, d'un mouvement de torsion, amenait à sa bouche un homme qu'elle avait capturé. Elle le tenait suspendu dans les airs, sa queue d'animal mythique enserrant les pieds de l'humain, suspendu à l'orée de sa gueule, la tête en bas. Les proportions n'étaient pas respectées : l'homme était représenté comme une souris pour l'animal. D'ailleurs, il se comportait comme tel : le corps ramassé, les bras collés au torse, il n'opposait aucune résistance. Entre ses mains, un livre et une carabine, qui, dans sa position, paraissaient dérisoires. Peut-être que l'artiste avait voulu indiquer que la possibilité d'un combat existait, pour autant que les armes soient concernées, mais que la disparité des forces en présence anéantissait sa concrétisation ?

Wang avait déduit de sa visite qu'il lui manquait des éléments de compréhension que lui fournirait peut-être une biographie

de l'artiste. Ce qui lui donna, dans le présent, une idée bienvenue. Peut-être que la réponse à la situation cornélienne qui le déchirait, il la trouverait dans la biographie du Slovène.

La biographie du Slovène

Le Slovène était comédien. Il avait abouti en France par Avignon. Son spectacle, en tournée dans le cadre d'un programme de la Communauté Européenne destiné à promouvoir la culture des nouveaux pays membres, était très physique. Nu, le Slovène se roulait dans de la confiture. Ensuite, il se jetait contre un mur de métal de dix mètres de haut. Bref, il s'était cassé la cheville. Sa troupe l'avait abandonné, le temps que son chirurgien lui implante de nouvelles broches, car les premières, placées dans l'urgence, lui avaient troué la peau. À l'hôpital, le Slovène avait rencontré une infirmière, qui l'avait épousé. Il n'était pas rentré en Slovénie. Il avait fait un enfant et travaillé comme menuisier. Puis sa femme l'avait quitté. Le Slovène prétendait qu'elle était nymphomane, mais la misogynie régnait à Clichy Billard, il fallait bien l'admettre. Espérant faire carrière à la télévision, dans une série policière, grâce à son physique de mafieux, le Slovène était monté à Paris. En attendant de décrocher un rôle, il travaillait dans un restaurant végétarien, tendance stricte. De casting en casting, il avait dérivé, et s'était retrouvé dans un rôle qui lui convenait à merveille : prince du billard à Montmartre. Dieu sait comment il y était parvenu, mais il avait intéressé les parties, et il gagnait pas mal de blé. Seulement, disait la rumeur, le restaurant dans lequel il travaillait appartenait à une secte bouddhiste-écologiste extrémiste. Le Slovène était tombé dans leur nasse. Il vivait en communauté, séparé de son fils, et remettait l'entièreté de ses gains à la réincarnation du Bouddha de Neuilly-sur-Seine. La secte prenait, mais ne rendait rien. Jusqu'ici le Slovène n'avait

rien perdu qu'il ne puisse rembourser le lendemain, mais la dette qu'il avait accumulée envers Wang après une dizaine de défaites consécutives était assez conséquente. Et les Frères de Lumière ne la payeraient pas pour lui. Voilà qui rendait le Slovène insolvable et irascible.

Wang avala le fond de son thé noir. Il était devenu champion grâce aux leçons particulières de Roselyne, aucun doute là-dessus. Dommage que ça ne puisse pas se passer sans casse. Il jeta un dernier regard au fauve, en bas, toutes griffes dehors dans le crépuscule du square. Il se posait à chaque fois la même question : pourquoi l'homme menacé portait-il un livre et un fusil ?

Il y pensait encore pendant que sa fidèle Coccinelle le menait sans incident jusqu'à la place de la Heunière, où demeurait le docteur Cazenave. Wang garda patiemment la bouche ouverte pendant que le dentiste travaillait. C'était un praticien très consciencieux, mais extrêmement lent, dans le sens où il tenait à expliquer chaque geste qu'il accomplissait dans votre bouche. Wang l'aimait bien. Contrairement à la plupart des patients, il était détendu chez le docteur Cazenave. C'est peut-être pour ça que la solution à son problème jaillit dans la lumière de la lampe à arc. Une solution simple. Harmonieuse. Et qui ferait de lui un type carrément odieux s'il ne parvenait pas à l'exécuter correctement. Mais bon. Il était prêt à en prendre le pari. Peut-être qu'il tenait plus de l'oncle Ping Ping qu'il ne l'aurait cru.

Sur la route de Paris, Wang chantonna du Blues. Il portait sa chemise noire, et il avait gominé ses cheveux vers l'arrière, comme Roselyne aimait. Gonflé à bloc, il se gara rue de Clichy avec deux roues sur le trottoir. Du coffre de la Coccinelle, il tira un recueil de poèmes de Léopold Sédar Senghor, qu'Idris

lui avait donné pour une urgence, au cas où sa blonde réclamerait un poème entre deux feux.

Wang pénétra dans l'Académie d'un geste viril, en faisant claquer la porte. Il se dirigea droit sur le Slovène, qui, chance, disputait une partie avec le gratin du lieu. Les joueurs s'écartèrent pour le laisser passer. Du bout des doigts, Wang écarta la boule que le Slovène s'apprêtait à jouer. Il posa son recueil de poèmes à la place.

– Je suis venu récupérer mon fric.

Le Slovène saisit la queue de bois à ses deux extrémités, écarlate.

– Tu sais ce que ça signifie, « Wang », tête de noeud ? « Wang », ça signifie « le Roi ». Alors le Roi, il te laisse une chance. Ta dette, il l'annule si tu peux lire ce poème sans accent.

Les habitués ricanèrent. Le Slovène roulait les rrr pire que les boules. Néanmoins, Ivan Svalov fit ce que Wang avait prévu. Il tendit la main vers le recueil. Il n'avait pas vraiment le choix. Wang lui tendit le livre à une page précise, qui commençait par une symphonie de voyelles ouvertes. Le Slovène écarta grand les lèvres, pour articuler. La poésie, en plus des voyelles, ça demande une certaine emphase. Wang jubilait. Tout se passait comme il l'avait prévu. Le livre et le fusil. Là était la clef de tout.

De la main droite, il plaça très rapidement un instrument crochu, emprunté au docteur Cazenave, dans la bouche grande ouverte du Slovène, sous l'un de ses plombages en or. D'un mouvement sec (il avait tout de même regardé quelques cassettes de kung-fu), il enserra le cou de celui-ci de son bras gauche et le tira vers l'arrière. Très ostensiblement, il exerça une pression sur l'instrument. Mais là, ce n'était pas de la dentisterie. S'il insistait, le plombage du Slovène irait rejoindre les boules sur le tapis. Les caïds de Clichy Billard retenaient

leur respiration. Les cigarettes se consumaient. Roselyne aussi, à en croire ses yeux.

– On est d'accord ?

Wang articulait le plus précisément possible.

– Si je fais sauter cette petite merveille, avec ses soeurs, je récupère mon fric en valeur or ?

Après quelques secondes de torpeur, une sorte de très lent acquiescement parcourut la salle. Comprenant enfin la nature de la menace, le Slovène rua. Wang resserra son emprise. Quand le Slovène gémit, il proclama :

– Wang Taoming est en position de récupérer son argent. Il n'a pas perdu la face.

Et, aussi soudainement qu'il l'avait capturée, Wang relâcha sa proie. Il n'avait jamais eu l'intention d'aller jusqu'au bout de son geste. Mais il avait aimé montrer son fauve, le monstre qu'il aurait pu être et qu'il ne fallait pas contrarier. Au bar, Roselyne se hâta de préparer une tournée générale. Les habitués se parlaient à voix basse, les yeux brillants. Le Cygne de Clichy contre le Tueur de Ljubjana : pendant deux secondes, à Clichy Billard, ç'avait été Hollywood !

Remerciements

Pierre-Jean Boyer et Bernadette Kong ont été d'incessants pourvoyeurs de documentation au sujet de Vitry et m'ont accompagnée tout au long de mon écriture qui, sans eux, n'aurait pas vu le jour.

Ces nouvelles ont été conçues et rédigées pour partie lors d'une résidence à la Cité Internationale des Récollets. Merci à Chrystel Dozias et à son équipe pour leur accueil attentif.

Philippe Nayer, directeur du Centre Wallonie - Bruxelles de Paris, ainsi que Pascaline Van Bol et Anne Vanden Bossche du CGRI France, ont accordé leur soutien répété à ce projet.

Merci également à Frédéric Devez pour ses nombreuses relectures, à Louis Everaert pour ses encouragements, à Catherine Hennebert pour son exigence littéraire, Daniel de Lonoux pour ses remarques attentives et Martine Clesse pour ses critiques constructives.

Anita Van Belle

Une œuvre, un texte, une nouvelle

À travers cette collection inédite, la Semise souhaite mettre en valeur les œuvres de son patrimoine 1%.

Dans chaque fascicule, l'œuvre présentée inspire l'écriture d'un critique d'art et d'un auteur, qui livrent un texte et une nouvelle.

La connaissance de l'œuvre s'approfondit et son imaginaire s'enrichit, contribuant ainsi à bâtir « une ville à vivre ».

1% Culturel

avril 2007

semise